

DIALOGUES



Anish Kapoor. *Wax models.*
2005-06, atelier de l'artiste.

DU SUBLIME

ENTRETIEN ENTRE GILBERT PERLEIN ET HENRI-FRANÇOIS DEBAILLEUX



**MAMAC, MUSÉE D'ART MODERNE ET D'ART CONTEMPORAIN, NICE.
DU 30 JUIN AU 16 DÉCEMBRE 2012.**

Klein-Byars-Kapoor. Commissaire : Gilbert Perlein

Henri-François Debailleux | Quelle est l'origine de cette exposition *Klein-Byars-Kapoor* ?

Gilbert Pertein | L'envie de revisiter le territoire d'Yves Klein, après la rétrospective-événement que nous avons organisée en 2000. En outre, cette année correspond au cinquantième anniversaire de son décès et nous voulions réinterroger son œuvre puisque Klein est d'une certaine manière une effigie de Nice. Ce n'était pas simple parce qu'il était hors de question de refaire, douze ans après la précédente, une nouvelle exposition personnelle. D'autre part, nous ne voulions pas tomber dans la commémoration. Nous avons donc cherché du côté du monochrome en ayant conscience de tout ce qui a déjà été fait sur ce sujet.

On s'est d'ailleurs rapidement aperçu que, plus que la couleur seule, c'est la matière monochrome qui nous intéressait, cette prédilection pour la matière même. Nous avons alors décidé de créer un dialogue entre Yves Klein (1928-1962), James Lee Byars (1932-1997) et Anish Kapoor (né en 1954) et de rapprocher ces trois artistes autour de ce thème parce que leurs œuvres ont d'importants points communs, entretiennent des connivences, se mettent en écho. En plus, ils ne se sont jamais rencontrés, ni physiquement, ni artistiquement puisqu'il n'y a encore jamais eu d'exposition où ils sont tous les trois réunis.

Sur un autre plan, il y a chez Klein un aspect dandy et surtout cette idée très forte que la vie elle-même est au cœur de l'œuvre, c'est-à-dire faire de sa vie

une œuvre. On retrouve ce même axe chez James Lee Byars : l'homme, la vie et l'œuvre sont intrinsèquement mêlés.

HFD | Et Anish Kapoor ?

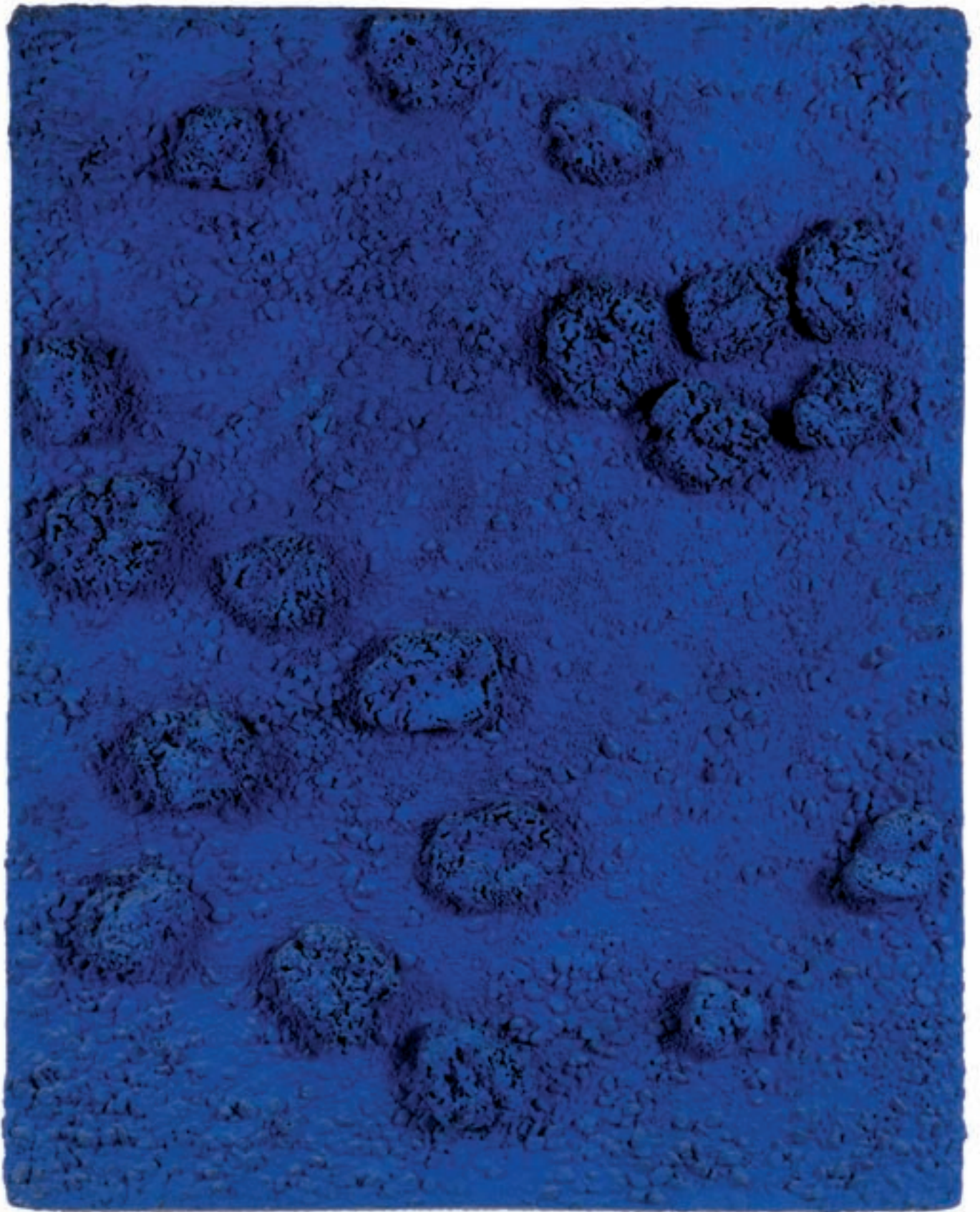
GP | La mauvaise porte aurait été de vouloir montrer une proximité trop évidente, en choisissant la première partie de son itinéraire où on pourrait le croire influencé par Klein. C'est surtout ce qu'il fallait éviter. D'ailleurs je pense qu'Anish Kapoor, qui est un garçon très intelligent, aurait très catégoriquement refusé une invitation de ce type. De toute façon, je ne me voyais pas lui faire signe de ce côté-là. Il est depuis longtemps dans d'autres directions, dans une compréhension du monde et des propositions qui sont beaucoup plus vastes. J'avais vu son exposition au musée des Beaux-Arts de Nantes à l'été 2007, avec cette installation monumentale composée, notamment, d'un énorme bloc de cire rouge, et c'est dans ce registre que je voulais lui faire une proposition. En même temps il fallait qu'elle soit très différenciée de ce qu'il a réalisé dans le cadre de la manifestation *Monumenta*, en 2011, au Grand Palais car nous n'avons ni l'architecture, ni les mêmes moyens que le prestigieux lieu parisien. Mais je crois que sa grande réalisation au centre de la salle qui lui est consacrée, ainsi qu'une série de maquettes qu'il sort pour la première fois de l'atelier, témoignent parfaitement de son propos.

HFD | Comment avez-vous choisi les œuvres ?

GP | Selon l'expression de Pierre Restany, dans la « trilogie ignée » de Klein, c'est-à-dire le bleu, l'or et le rose, nous avons fait le choix du bleu et même d'une salle entièrement bleue. Pour James Lee Byars, on aurait pu prendre l'or qui est aussi son autre registre fétiche, mais nous avons opté pour le blanc et plus exactement le blanc sorti du noir, le blanc qui émerge du noir comme la lumière de l'obscurité. Quant à Anish Kapoor, le rouge s'est évidemment imposé puisque c'est sa couleur de prédilection, celle qu'il utilise le plus fréquemment. Et on voit d'ailleurs très bien chez lui comment la couleur est liée à une matière. Dans ses œuvres, il ne s'agit pas uniquement du rouge, mais du rouge avec de la cire, par exemple, et les deux sont indissociables pour donner au rouge l'aspect voulu, la sensation souhaitée. Il en est de même avec la chimie du fameux *IKB* (*International Klein Blue*) de Klein. Enfin pour Byars, on a cette salle entièrement noire, juste avec l'émergence des stèles blanches. Par rapport à d'autres aspects de son travail, nous avons privilégié cette matière très forte qu'est ce marbre particulier, très pur, pas du tout veiné, véritable bloc de matière qui affirme son poids et en même temps l'infirm, à la limite du perceptible alors que bien sûr on le sait solide. Donc là encore une couleur et une matière intimement liées. Avec une couleur pour chacun et une matière pour chacun.



James Lee Byars. *Concave Figure* (JB 192).
1994, marbre, 5 éléments, 180 x 35 x 40 cm chaque, 720 kg chaque.



Yves Klein. *Relief éponge bleu sans titre (RE 39)*.
1960, pigment pur et résine synthétique, éponges naturelles et cailloux sur panneau, 93 x 74 x 5 cm. Collection privée.



HFD | On peut difficilement envisager ces trois artistes sans penser à la notion du sublime...

GP | Absolument, c'est même le premier mot que j'ai écrit au tout début du projet. Klein, Byars et Kapoor ont cette propension à la sensibilité, à l'énergie, à l'immatériel. Ce sont trois réponses, bien évidemment et fort heureusement différenciées, mais il y a cette même tension chez les trois. Il y a là un point commun et une zone de partage très forte. L'œuvre est là, matérielle, mais elle est immatérielle, l'artiste a été là et ne l'est plus (pour deux d'entre eux) et on sent, non pas une trace, comme la main laissée sur la paroi, mais l'évidence même de la proposition, ce

moment un peu inouï où l'artiste a agi. On est convié à quelque chose qui participe de cette rencontre, de cet instant. On est face à une espèce d'alchimie physique et chimique de l'œuvre, ce fameux bleu, ce fameux rouge, ce fameux blanc, cette matière qui s'impose et en même temps, malgré l'évidence d'une seule proposition, on a sous les yeux quelque chose qui touche à l'universel.

HFD | Que voulez-vous démontrer ?

GP | Il y a dans l'œuvre de chacun une grande dualité, avec toujours l'idée de la présence et en même temps de l'absence, du vide et du plein, de la vie



Yves Klein. *Anthropométrie (ANT 84)*.
1960, pigment pur et résine synthétique sur papier marouflé sur toile, 155 x 359 cm. Collection MAMAC, Nice.

et de la mort, du haut et du bas. C'est ce que nous voulons montrer dans le parcours comme dans la scénographie. De même, il y a en permanence un va et vient entre l'intérieur et l'extérieur, la couleur et la matière, le regardant et le regardé. Tous les trois ont accordé une grande importance au fait que c'est le regardeur qui finalement va donner un sens et construire l'œuvre à partir d'un point de vue, d'un point de compréhension. Alors certes, ce ne sont pas les seuls artistes à penser ainsi, mais ils ont tous les trois insisté sur ce rapport duel nécessaire entre l'œuvre qui est donnée à voir et la capacité pour le regardeur à rentrer en dialogue avec elle.

Cela ne relève pas de la démonstration, mais il m'a semblé que faire se rencontrer, comme dans une fiction, des personnages qui ne se sont réellement jamais croisés, était une belle histoire. Dans le fond, ils étaient faits pour se retrouver autour d'une table et échanger leurs propositions, leur manière de penser le monde, d'en rendre compte, d'en faire œuvre. Ils ont profondément cela en commun. Ils ont cette ferveur, cette connivence qui les réunit. Je souhaite que l'accrochage ici donne la possibilité d'un vrai dialogue. Car la fiction de cette exposition est de faire croire que cette rencontre a bien lieu.